

JEAN LAMBERT

**LE PLAISIR
DE VOIR**

essai

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Editions Gallimard, 1969.*

Des livres de voyage sur l'Amérique, sur l'Inde ou sur la Chine, écrits par des journalistes pressés qui, par définition, s'intéressent à l'actualité la plus brûlante : guerres, révolutions, congrès contestataires d'évêques ou d'étudiants, il en existe à foison. Mais des livres comme celui qu'on va lire, il n'en existe plus. L'art en est perdu. C'était l'art de prendre son temps, de le perdre au besoin, de flâner, de rêver un livre à la main, l'arte di godere que Stendhal avait trouvé en Italie, que Jean Lambert pratique à son tour avec tant de bonheur. Il ne s'agit pas de connaître un pays (et si l'on ne s'y fixe un certain temps, cette connaissance ne peut être que superficielle) ; il ne s'agit pas d'en rapporter quelques images brillantes, ni d'y faire une remonte d'idées générales, plus ou moins vraies — il s'agit de s'y connaître soi. De s'éprouver et de se définir. Le voyage, tel que l'ont pratiqué des écrivains, de Montaigne à Goethe, à Stendhal et à Norman Douglas, qui sont parmi les intercesseurs de Jean Lambert, ce n'est pas seulement un plaisir, mais une ascèse, le contraire même du divertissement, au sens où l'entend Pascal. « Changeons un corps de milieu et observons les réactions. » C'est de lui-

même que le voyageur est curieux — et c'est pourquoi un instinct le pousse à visiter les pays où il sait qu'il sera comblé. Et rien ne me paraît plus juste que cette remarque de Jean Lambert : « Nous n'accueillerons que ce que nous étions faits pour accueillir. »

Parler trois langues, l'anglais, l'allemand et l'italien, connaître intimement leurs littératures, cela permet de voir et de jouir des pays et des choses comme peu de gens peuvent le faire. Jean Lambert a goûté plus d'une fois l'innocent plaisir du voyageur pris pour un naturel du pays, et c'est avec un sentiment de triomphe bien compréhensible qu'il a dû accueillir la remarque d'un Berlinois qui trouvait à son allemand une trace d'accent viennois. Paraître autre est un plaisir délicat. Le voyageur avance masqué. Il donne encore le change en composant son épitaphe.

Deux valises, c'est tout — mais il ne faut pas les perdre dans un naufrage, comme il est arrivé à Jean Lambert, qui le raconte ici avec une mesure et un humour exquis — : ce n'est pas assez pour emporter une bibliothèque. Mais la mémoire du voyageur est bonne et sa culture immense. New York, pour lui, ce n'est pas seulement New York, mais Henry James, Rome, Stendhal, Marseille, Ernst Jünger, Venise... mais, à Venise, c'est à chaque pas que se lèvent les ombres illustres. Ce que la littérature ajoute au plaisir de voir, ces pages, qui sont à la fois une Défense et une Illustration du voyage, nous en apportent la merveilleuse confirmation. Je disais que, de telles pages, on n'en lit plus guère : on en lira de moins en moins, la mort de la culture à laquelle nous assistons ne permet pas d'espérer le contraire. Regardons l'honnête homme en voyage, capable de déchiffrer une inscription, d'apprécier

l'architecture d'un palais, de définir avec tant de bonheur l'élégance rustique du style colonial géorgien, tel que nous l'avons aimé en Nouvelle-Angleterre, regardons-le bien et écoutons-le : il est d'une espèce en voie de disparition, l'un des derniers représentants d'une tradition illustre, le voyageur pré-lunaire.

Si j'ai cédé à l'amicale insistance de Jean Lambert d'écrire ces quelques lignes dont son livre n'avait nul besoin, c'est pour la seule raison que j'ai été, comme lui, pendant quelques années de ma vie, un wandering scholar, et que mes itinéraires recourent les siens, d'une façon presque miraculeuse — il y a toujours du miracle en voyage. Comme lui j'ai adoré New York, ses palais babyloniens où l'acier, l'aluminium et le cuivre s'allient au verre pour élever, dans un ciel napolitain, d'extraordinaires géométries ; comme lui j'ai contemplé entre deux nappes de brume, du sommet de la tour du Mark Hopkins, la baie de San Francisco avec ses ponts suspendus, celui de la Porte d'Or, un paquebot dessous, celui d'Oakland, un avion dessus ; comme lui j'ai peu goûté l'huile des Baléares (mais j'espère que, comme je l'ai fait, il s'est rattrapé sur le délicieux vino tinto du pays, le Bini Salem) ; comme pour lui Rome est pour moi la plus belle ville du monde, celle où je voudrais finir mes jours et peut-être mourir, « s'il faut en venir là ». Nos engouements, nos préférences, nos réactions sont à ce point semblables, qu'au fur et à mesure de ma lecture j'éprouvais un léger agacement, comme de sentir qu'un secret m'avait été ravi. Je me demandais avec malice si, tel livre sur Rome qui m'a enchanté, Jean Lambert le connaissait aussi, j'espérais bien que non et je jouissais à l'avance du plaisir de le lui signaler — et bien si ! il l'avait lu et le citait : Rome and

a villa, d'Eleanor Clark. Et, pour ajouter à ma confusion, il m'apprenait qu'il avait eu pour guide, dans la villa d'Hadrien, Marguerite Yourcenar ! Et il connaît Sabbioneta, où je n'ai pas mis les pieds, mais connaît-il Todi ? Les amoureux de l'Italie sont comme les premiers beylistes qui se reconnaissent entre eux en citant à tour de rôle les phrases du Rouge et de La Chartreuse qui avaient fait battre leur cœur.

Les amis de Jean Lambert aimeraient bien qu'il cesse un jour de courir les trains du Mexique, les ferry-boats et les paquebots, au risque de refaire naufrage, pour revenir, plein d'usage et de raison, dans sa Sologne natale. Ils pourront alors le voir autrement qu'entre deux avions et se livrer avec lui au plaisir d'évoquer, qui prolonge le plaisir de voir. Il est vrai que, comme André Gide qui loue l'enfant prodigue, non pas d'être revenu mais d'être parti, Jean Lambert félicite Robinson Crusoé, non pas d'avoir vaincu la solitude et la faim, d'avoir duré et d'être, lui aussi, revenu — mais d'être reparti, déjà vieux, sur un voilier en route pour la Chine ! Faut-il partir ? Rester ? « Si tu peux rester, reste. Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit. » « Il arrive, commente Jean Lambert, que celui qui court aimerait enfin se tapir... » Pour moi qui, après avoir beaucoup couru, me sens appartenir de plus en plus à la catégorie de ceux qui se tapissent, je souhaite à Jean Lambert de nous rejoindre. Un jardin de France l'attend : les fleurs et les plantes vivaces, qu'il connaît mieux que personne, lui donneront encore le plaisir de voir.

Michel Mohrt.

*Au docteur Pierre V. Morax
en témoignage
de ma gratitude.*

*Je n'entends rien à cet homme-là.
L'étude des mathématiques, qui suppose une vie sédentaire, a rempli le temps de ses jeunes années ; et voilà qu'il passe subitement d'une condition méditative et retirée au métier actif, pénible, errant et dissipé de voyageur.*

DIDEROT.
Supplément au Voyage
de Bougainville.

PREMIÈRE PARTIE

TRAITÉ DU DÉPAYSEMENT

I

« Et (dit Candide) il est certain qu'il faut voyager. » Pourquoi voyage-t-on ? Et pourquoi écrit-on ? Ces deux questions sont également vaines, dans la mesure où l'on ne peut faire rien d'autre que d'écrire ou de voyager. Je voudrais pourtant essayer de proposer quelques réponses à la première. Pourquoi voyage-t-on ? Pour se quitter, et le vieux monde. Pour découvrir un autre monde. Pour découvrir un autre soi. La vanité n'est pas absente — le besoin d'être d'accord avec ce que je crois être ma destinée, mais aussi avec l'image que les autres se font de moi ; comme si le voyageur avait une réputation à maintenir. « On aime tant à courir, lit-on aussi dans *Candide*, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être et de demander leur congé à Sa Majesté. » Qu'est-ce, en effet, qu'un voyageur qui ne voyagerait pas ? N'oublions pas non plus l'habitude, fût-elle justement de renoncer aux habitudes. Et la très honorable curiosité.

Dira-t-on que nul ne se quitte ? C'est ce qu'il faudra examiner. D'abord, on quitte l'entourage, et cela n'est pas peu : tout ce qui, dans le quotidien, pèse sur nos gestes, nous con-

traint, nous paralyse. Celui qui semble le mieux adapté à sa vie ne l'est souvent qu'au prix de sacrifices ; il se mutile pour s'insérer dans le cadre ; et ce qui voudrait déborder et qu'il retranche est peut-être ce qu'il y avait de mieux en lui, ou, du moins, de plus authentique. De là cette impression de découverte de soi-même à la faveur d'un cadre élargi.

Ces petits mondes clos que nous sommes, il n'est pas mauvais de les exposer à des occasions nouvelles de contacts, de leur faire courir des risques — de les compromettre : ces chocs peuvent être à la longue favorables, s'ils peuvent aussi être douloureux. On sort un peu de soi dès qu'on pénètre à l'intérieur d'autres mondes clos, dans l'intimité d'un groupe ou d'un être. Ne fût-ce que d'entrer dans un salon peu familier, dans une demeure nouvelle, on s'expose à tous les hasards de la communication avec autrui. Tant mieux pour le timide s'il doit se forcer un peu, pour l'esprit renfermé s'il doit ouvrir une petite fenêtre nouvelle. Plus on se fait vulnérable, plus on risque, ou plus on a de chance, de s'éprouver. Voyager, c'est multiplier ces chances et ces risques, qui s'équilibrent à la fin, comme tend d'ailleurs à l'indiquer l'emploi indifférencié des deux mots dans le langage courant.

Fuir le connu, c'est se livrer à l'inconnu, aux inconnus. Il faut en profiter, car l'inconnu ne dure guère : si vite se reforment les habitudes, les manies, les goûts et les dégoûts ; on s'invente à la hâte un nouveau « chez-soi ». Il faut profiter de ces instants où nous sommes nouveaux pour toutes sortes de gens, sinon pour nous-mêmes. Le premier sentiment est celui d'une grande liberté à l'égard du jugement d'autrui : jugement instinctif de la part de notre entourage ordinaire, que nos actes le concernent ou non. Ce mot d'entourage dit

beaucoup ; c'est le nom qu'on donne à la petite grille qui cerne les tombes. Vivants ou morts, nous sommes bien gardés, et d'autant mieux que les gardiens nous sont plus chers. L'amitié juge, la tendresse juge. Elles s'inquiètent et nous rendent inquiets. C'est qu'elles nous connaissent trop bien ? Oui, selon elles, selon ce qu'elles font de nous. Leur douce tyrannie est redoutable. Comment oser les décevoir ? Pour se révéler brusquement autre qu'elles ne nous voient, ne nous créent, il faut un courage assez rude et non dépourvu de cruauté.

Il est peut-être plus courageux de s'accomplir là où sont nos attaches. Mais il est plus simple de devenir autre — ailleurs. *Autre*, pour chacun de nous, signifie moins contraint, moins limité, plus libre — et voilà le grand mot lâché. Libre de quoi ? Sinon de nous permettre ce qu'une vie plus surveillée ne nous permettait pas. Du même coup, cet évadé se connaîtra mieux lui-même ; c'est à lui qu'il appartiendra de tirer le meilleur parti de ses découvertes. Mais qu'il n'attende pas de très grands changements. Fait-on peau neuve, il ne s'agit encore que de la peau. Et pourtant, c'est déjà considérable. Entre cette peau et le noyau le plus profond, le plus dur, le plus intime, quantité d'éléments peuvent être modifiés par le simple déplacement du corps. Changeons un corps de milieu et observons les réactions. Des possibilités nouvelles se proposent, qui demandent de nous des réponses. Et nous y répondons, assurément, selon ce que nous sommes, mais c'est là justement la nouveauté, qu'il arrive que nos réponses nous surprennent. Nous nous découvrons. Ce n'est pas toujours agréable ? Non. Mais on gagne à toute découverte.

*

Un pays neuf, où l'on est inconnu : aussitôt, tout devient possible. On ne dépend plus que de soi. Plus de témoins, sinon indifférents, ou ce témoin qui ne nous quitte pas, mais dont nous sommes habiles à nous assurer le silence. Alentour, moins de résistance, fût-elle passive ou simplement imaginée par notre inquiétude ; et des occasions multipliées de contacts.

Or, tout contact est provocant, révélateur. Se découvrir, le mot a plus d'un sens. On abandonne ses défenses, parfois dressées inconsciemment ; et l'on s'étonne de soi. Quelle surprise ! Jamais je ne me serais cru si intrépide (ou si froussard : jamais je n'avais eu l'occasion d'avoir peur). Nos défenses sont de bien des sortes : notre maison, notre métier, notre famille, et tous ces murs que nous dressons autour de nous, par peur des autres, mais aussi de nous-mêmes, comme si notre insécurité n'était jamais plus grande qu'au milieu du décor le plus connu. Jusqu'au jour où nous nous apercevons que la fuite peut n'être aussi qu'un autre mur, moins solide, mais non moins trompeur, qui recule quand nous avançons et nous dissimule moins ce que nous cherchons que ce que nous craignons de voir.

Que craignons-nous ? Que fuyons-nous ? Et d'abord : qui s'éloigne ainsi ? L'insatisfait. Des autres et de soi. Je ne veux pas parler ici du simple voyageur qui sait d'avance quand il reviendra et se réjouit de revenir, mais de celui qui part « pour partir », l'espèce la plus honorable des errants, ou parce qu'il voit dans le départ le seul moyen de simplifier sa vie,

c'est-à-dire de la libérer de ce qui n'y sonne pas tout à fait juste.

Ce besoin de renouvellement n'est pas la marque d'un esprit en paix avec lui-même, et les belles âmes n'auront pas de peine à démontrer qu'il est plus noble de rester sur place pour débrouiller ses embarras ; et qu'aussi bien, seules les âmes faibles ont besoin des circonstances pour se connaître. Il ne sera donc pas question ici des belles âmes, mais de celles qui se trouvent à l'étroit dans les petits comforts, les mêmes gestes sans cesse refaits ; de celles qui ne savent pas « se contenter ».

C'est en effet grande témérité d'imaginer que le décor nouveau change l'acteur. Un pays neuf peut n'avoir sur moi nulle influence. Il peut me permettre simplement de vérifier ce que j'imaginai à mon sujet, sur un plan tout intellectuel, sans modifier mon être d'un degré. On ne devient pas très différent pour avoir vu Constantinople ; même ma connaissance de la peinture byzantine pouvait être enrichie à meilleur compte. Pourtant, on espère toujours. C'est qu'un esprit curieux, insatisfait, attend de ses voyages, outre l'enrichissement de sa culture (découverte ou confirmation), la rencontre d'humains qui l'intéressent ou lui plaisent. Cette liberté que l'éloignement lui donne, il en réserve une bonne part à satisfaire son goût de l'aventure, et trouve mille prétextes pour ne pas dire le seul qui soit vrai. D'où l'attrait des pays qui joignent aux beautés naturelles, aux richesses de l'art, l'agrément de leur faune et les facilités qu'elle offre.

Les charmes de l'incognito se savourent dans la solitude ; c'est-à-dire une solitude qui peut être à tout moment partagée, mais partagée avec des inconnus. Le grand plaisir, c'est

de ne s'adresser qu'à qui vous plaît, ou de s'adresser à n'importe qui. Aucun besoin de faire figure, de « prétendre », dans un pays où l'on ne me connaît pas. Me dire que personne au monde ne sait où je me trouve, ce peut être, selon mon humeur, pénible ou exaltant. « Nul ne cherchera dans les pays que j'ai traversés les vestiges de mes pas, et si quelqu'un y songeait, ce serait en vain. Les lieux m'ont vu, mais personne n'a su mon nom. » Sénancour écrivait ces mots d'une plume moins allègre que mélancolique ; mais on peut rêver d'une vie de voyageur qui ne serait qu'un long incognito.

*

Un temps vient pourtant assez vite, dans l'éloignement passer comme dans le long exil, où l'on bénit quelque lien que ce soit, tant il est vrai que le plus difficile est de vivre dans un isolement complet. On coupe rarement toutes ses amarres. C'est-à-dire qu'on ne se dépayse qu'à moitié. Le vrai dépaysement est celui au bout duquel il n'y aura pas de retour. Parmi les émigrants italiens qui s'embarquaient à Naples, en même temps que moi, pour l'Amérique, de très vieilles femmes partaient, qui ne reverraient jamais leur pays. Pour elles, désormais, le pays allait être cette ville inconnue où les attendait leur famille, et l'une d'elle s'étonnait que je n'aille rejoindre, là-bas, nulle *fidanzata*. Elle ne pouvait pas savoir que je venais de passer, quelques instants plus tôt, sur le quai mangé de soleil, une heure assez désespérée, toute l'excitation du départ impuissante à me faire oublier que je quittais pour un long temps ce qui avait été ma vie. Ce même quai de Naples me rappelait des souvenirs heureux, des retours de

Capri ou de Sicile : quand le retrouverais-je, dans quelles circonstances, avec qui ?... Cette ville que je n'aimais que de loin, vue de la mer, avec ses palais rouges et ses jardins sur les collines, ou de plus loin encore, sur des gravures ou au fond du souvenir, et qui m'était toujours demeurée étrangère, me devenait tout à coup familière, comme la pointe extrême de ce continent que je n'avais encore jamais quitté. Je l'aurais regardée avec un véritable amour, avec le désespoir presque inhumain des émigrants au moment où, les passerelles retirées et les amarres dénouées, le bateau s'écartait du quai, si j'avais prévu qu'un naufrage m'attendait en route et que, pour une cinquantaine d'entre nous, « voir Naples et mourir » allait être non pas un rêve, mais la sombre réalité.

J'ai toujours admiré le geste de Cortès brûlant ses vaisseaux sur les côtes du Mexique pour enlever à ses soldats l'envie de repartir et les contraindre à suivre le seul chemin qui leur était laissé, vers le cœur du pays. Faute de brûler mon navire, je le vis couler à quelques heures de la terre nouvelle. Mais les risques de disparaître ne sont plus ceux du XVI^e siècle : garde-côtes, bateaux de pêche, hélicoptères entourent bientôt le *Doria*, l'*Ile-de-France* venait nous recueillir et le même soir, les mains vides, je découvrais New York, étonné encore de l'aventure et, somme toute, plutôt heureux de l'avoir traversée.

Jamais je ne m'étais trouvé si libre : véritablement détaché de tout. Pourtant, mon premier geste avait été de lancer vers l'Europe plusieurs messages pour rassurer ceux que j'imaginai bien plus inquiets que moi, et seule leur inquiétude assombrissait mon émerveillement de circuler sur un sol ferme — un des plus fermes qui puissent rassurer le naufragé : la roche de Manhattan. Et je pensais au jour où, de retour parmi eux,

nrf

HSC/18/40
69-X

19 F

Extrait de la publication

6,390